



Crépuscule de soi

Céline Mayeur

Me voilà au crépuscule, au crépuscule de soi. C'est le moment fatidique où l'on se déçoit en revisitant par les contrées du souvenir nos actes juvéniles, nos projets concrétisés et nos actes manqués.

J'ai été un enfant timoré (jusque-là, tout va bien). J'ai aimé maman et papa, j'ai été gavé de tartes aux myrtilles et de discussions mondaines lors de journées dominicales aux côtés de ma famille agrandie. J'ai écrasé des fourmis mais ce n'est pas très grave. On peut bien les écraser par inadvertance, une inadvertance délibérée, certes ; disons que je n'étais pas vraiment conscient du mal que je faisais. C'est comme avec les grenouilles que je disséquais vivantes pour réviser mes cours de science. Je me pavanais dans la basse-cour au milieu de poulettes lycéennes qui faisaient des messes basses derrière mon dos. J'aimais plaire sans jamais y parvenir. Malgré mon ego démesuré, je manquais d'aplomb et d'élégance pour séduire une oie blanche que mon érudition fascinerait. J'étais un grand frustré, c'est vrai ; j'ai toujours été le dernier en poésie — une orthographe irréprochable n'apporte pas le romantisme.

J'enviais les jeunes gens imaginatifs, les audacieux, les artistes, moi qui n'étais qu'un observateur, loupe en main. J'avais choisi les études de médecine parce que j'aimais les corps, les organes, le cœur qui battait longtemps puis qui finissait par s'arrêter. J'aimais les salles d'attente combles avec des gens qui toussaient, qui reniflaient, qui s'ennuyaient, des gens vulnérables qui m'attendaient comme le messie.

Quand j'apparaissais dans ma blancheur angélique, je me galvanisais en plongeant mon regard marronnasse dans le bain de larmes reconnaissantes de mes patients. Quels crétins ! Je me foutais d'eux du matin au soir et du soir au matin, avec des « Ne me remerciez pas, je fais ce qui est en mon pouvoir pour vous aider, vous feriez de même à ma place... Ça vous fera 23 euros ».

Oui, j'étais gourmand, c'est vrai, mais je sentais que je pourrais en gagner bien plus en grattant les fonds de la connerie humaine. Depuis que la religion n'a plus la

cote, supplantée par la science, l'occultisme s'immiscie gentiment dans le quotidien des endeuillés et des grands malades. J'ai pris conscience des failles de la médecine, de ces soi-disant médicaments mis au point par les laboratoires pharmaceutiques, qui agissent chimiquement sur certains microbes en détraquant les organes, et provoquent parfois d'autres maladies. Si les gens sont assez naïfs pour y croire, ils se feront facilement bernier par ce qu'on appelle la « médecine douce ».

La médecine énergétique, je l'ai souvent préconisée. Canaliser l'énergie environnante pour la déverser sur les gens malades, inquiets ou dépressifs. Prix modique : 35 euros. D'où venait cette énergie ? Aucune idée. Un gourou m'avait enseigné le truc, avec toutes ses techniques, pour une somme rondelette. Un investissement comme un autre. La médecine n'est pas une science exacte.

Il faut bien s'exercer dans d'autres pratiques, faire des expériences.

Bilan : je ne saurais dire. Les gens revenaient toujours me voir grippés d'espoir. Je penche pour un effet placebo.

Je lis souvent des articles qui parlent de perversion narcissique. Cela a le don de m'énerver. Je ne supporte pas qu'on stigmatise les gens aussi facilement, sous prétexte que ce sont des patrons, des médecins, des politiciens, des personnes d'envergure et de pouvoir. Les journalistes ne se rendent pas compte du mal qu'ils font en profitant à notre insu de cet effet de mode. Moi ? Pervers narcissique ? N'importe quoi !

Il est vrai que j'avais épousé une femme plus brillante que moi, plus fine, plus raffinée et plus sensible. Elle avait connu un passé difficile, en carence affective depuis le berceau, subissant les remarques incessantes de son entourage sans oser répondre. Elle se dévaluait, courbant l'échine face à ses bourreaux. Je ne sais pas si c'est par masochisme qu'elle m'avait choisi. Je n'aurais jamais osé l'aborder à la faculté de médecine. C'est elle qui était venue vers moi en m'adressant la parole d'une petite voix, presque inaudible. J'ai deviné très vite sa faiblesse. C'était plus fort que moi, plus fort que l'amour, il fallait que je me défoule sur elle en l'incendiant de jurons, et en levant la main sur elle si jamais elle osait me résister. J'agissais également de la sorte avec nos enfants et nos employés, de la femme de ménage à la secrétaire. Je les détruisais insidieusement, sans laisser de traces. Tous se plaignaient rapidement de maux de ventre, perdaient leur entrain, leur enthousiasme et leur libre arbitre. Dépossédés d'eux-mêmes, je pouvais les contrôler sans difficulté.

Ma proie préférée était une jeune secrétaire, une intellectuelle audacieuse et motivée. J'étais étonné par son assurance et son engouement pour les tâches peu gratifiantes qu'il lui incombait au cabinet médical. Elle classait les dossiers et répondait au téléphone en tenant l'agenda. Elle faisait tout cela parfaitement, en offrant ses sourires immaculés et ses décolletés généreux aux patients.

Quand j'appris qu'elle était écrivain, elle retint toute mon attention. C'était un mélange d'admiration et de convoitise. Cet esprit vif et flexible, je rêvais de le modeler comme de la glaise. Cette femme m'obsédait : ses formes, ses mots, son visage, sa bouche, son allure ... Que faisait-elle dans mon cabinet ?

Parce qu'elle me souriait, parce qu'elle me complimentait sans cesse et prenait plaisir à bavarder avec moi, j'envisageais d'en faire ma maîtresse. Je l'invitais en premier lieu à manger chez moi de façon innocente, puisque nous n'étions pas seuls mais accompagnés de ma femme et de mes internes.

Elle acceptait systématiquement, toujours polie, cordiale, parfois même amicale. Nos cafés quotidiens et le climat fraternel que j'avais créé favorisaient ses confidences.

Je lui posais des questions sur son art scriptural et elle s'épanchait. Elle réussissait chaque jour un peu plus à se faire connaître. Je la voyais l'esprit ailleurs, tourné vers la gloire et la reconnaissance.

Bientôt, elle quitterait le cabinet et me laisserait seul.

Je la conviai au restaurant, en tête-à-tête. Elle sembla hésiter à l'idée de se trouver seule avec moi. Je la rassurais : c'était pour fêter nos anniversaires. Elle finit par accepter. Elle fut déstabilisée en découvrant le restaurant, loin de la brasserie qu'elle s'était imaginée. J'avais choisi un endroit select, pour mieux lui faire comprendre mes intentions. Elle parla littérature, m'interrogea sur la médecine mais ne s'aventura pas sur le terrain intime : nous discussions comme si une paroi de verre était dressée entre nous.

Dès le lendemain, elle adopta une attitude plus professionnelle et distante. J'en fus blessé. Je tentai par tous les moyens de lui montrer mes sentiments mais elle parut passer outre. Il fallait qu'elle parte. Je n'en pouvais plus. J'étais hanté par sa présence et son parfum.

Je la trouvais perverse. Elle m'aguichait, elle souriait quand elle croisait mon regard, satisfaite du mal qu'elle me faisait. Elle m'échappait. Je voulais la retenir tout en désirant absolument son départ.

J'ai commencé par critiquer son travail. Je l'accusais de choses qu'elle n'avait pas faites. Troublée, elle perdit ses moyens. Les circonstances étaient en ma faveur puisqu'elle faisait déjà face à des problèmes personnels. C'était le moment. Je profitais de ses faiblesses pour l'attaquer. Opportuniste, j'étais plus virulent lorsqu'elle était malade, fatiguée et soucieuse.

Je sabotais son travail. Je savais que ce que je faisais n'avait aucun sens — je la payais pour cela —, mais tout était bon pour précipiter son départ. Des mois que je ne dormais plus à cause d'elle, ruminant ses mots, son indifférence à mon endroit et sa cruauté.

Elle a fini par partir. Elle a signé les papiers de rupture de contrat à l'amiable en souriant. Elle m'a lancé, amusée : « Ça y est, nous sommes divorcés ». Elle était soulagée je crois, enfin libre.

Je la revis, pimpante et bronzée, deux mois après son départ. Juste avant, elle avait écrit un message à ma femme auquel j'avais répondu ; elle y avait mis les liens vers ses publications. J'aurais aimé que nous soyons plus intimes, qu'elle pense d'abord à moi. La voyant débouler dans mon cabinet, je crus un moment qu'elle était venue pour me voir. Elle était seulement passée réclamer un papier, indifférente et fière...

Depuis, j'ai vieilli. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

Je suis toujours aussi barbu et aussi con. Je tire les oreilles de mes petits-enfants comme je le faisais avec ma secrétaire pour l'humilier devant tout le monde. Mon haleine est aussi amère que mes pensées.

Ma femme a tenté de me soulager avec sa médecine énergétique, mais je lui ai dit de me foutre la paix.

Je ne changerai pas.

Satisfait, je m'endors à présent dans mes draps de soie, au crépuscule d'une existence de perversion.